



CULTURE | Notules



LE RÈGNE DE L'HOMME. GENÈSE ET ÉCHEC DU PROJET MODERNE, de Rémi Brague, Gallimard, 2015, 410 pages, 25 €.

Dans ce nouvel essai, Rémi Brague, qui développe des thèmes déjà abordés dans *Les ancres dans le ciel* (Seuil, 2011), *Le propre de l'homme* (Flammarion, 2013) et *Modéré-ment moderne* (Flammarion, 2014), montre pourquoi le « projet moderne » est voué à l'échec, pourquoi il a même déjà échoué en son principe. Appartient au « projet moderne », selon Rémi Brague, « tout ce par quoi on prétend s'arracher à ce qui précède, dont on se sépare en l'expulsant. Le projet entraîne un rejet. Il déverse ce qu'il expulse dans la catégorie de "Moyen Âge", vide et voulue comme telle, poubelle universelle, toujours ouverte à de nouveaux contenus qui, même apparus

pendant la modernité, seront dénoncés comme marquant le pas par rapport au projet, et donc comme des rémanences "médiévales" » (p. 12). L'auteur relève trois idées maîtresses de la modernité : 1/ un nouveau commencement entraînant le rejet du passé, de tout contexte ; 2/ l'autonomie du sujet agissant (émancipation par rapport à tout ce qui se présente au-dessus de l'homme, Dieu ou la nature) ; 3/ l'inévitabilité du progrès.

Dans ce travail d'une impressionnante érudition, Rémi Brague remonte aux origines du projet moderne et, des Grecs aux contemporains, des philosophes aux romanciers ou aux poètes, en précise progressivement les contours. Résultat ? Un échec retentissant ! L'échec fondamental du projet moderne est que, s'il « est parfaitement à même de produire des biens, matériels, cul-

turels et moraux, [...] en revanche, il paraît incapable d'expliquer en quoi c'est un bien qu'il y ait des hommes pour jouir des biens ainsi mis à leur disposition » (p. 267). Tout le problème mis en lumière par Rémi Brague est donc de savoir si l'homme « peut vouloir survivre sans une instance extérieure pour l'affirmer » (p. 270). En rejetant Dieu, c'est la légitimité même de l'homme que la modernité a mise en doute.

Christophe Geffroy ■

RÉSISTANCE AU MEILLEUR DES MONDES, d'Éric Letty et Guillaume de Prémare, Pierre-Guillaume de Roux, 2015, 214 pages, 19 €.

Nouvelle utopie, en pleine croissance, du « meilleur des



mondes » (expression qui renvoie au roman d'Aldous Huxley), l'actuel projet, véritablement faramineux, de donner bonheur, sécurité, voire immortalité à tous les individus répandus sur la Terre, est d'abord porté, on le sait, par l'ONU et ses principales agences. Mais à côté d'elles, et de concert avec de hauts banquiers et de grands patrons, aussi avec une cohorte de savants encensés et de technocrates obscurs, agissent d'autres gens : politiques « experts en démocratie contrôlée » et journalistes « élevés au bibe-ron de la pensée unique ». Ceux-ci et ceux-là, en tout cas, sont engagés dans un processus de déconstruction des normes, repères et identités liés à la famille et à la personne humaine, pudiquement présenté comme une « évolution de la société », tandis qu'en réalité nous avons affaire à un rouleau compresseur idéologique après le passage duquel ni les peuples (dilués par l'immigration de masse) ni les sexes (abolis par la négation des genres) n'existeront plus.

Cela, bien sûr, peut susciter étonnement et scepticisme, sinon une ironie facile. Telle n'est pas l'attitude, il s'en faut, des auteurs de l'ouvrage qu'on considère, où la montée des périls (imaginaires aux yeux des seuls naïfs) est détaillée jusque dans ses pires aspects – où, d'ailleurs, cette même montée des périls, loin de les abattre, aiguise leur appel à la résistance.

Michel Toda ■

LE NOUVEL ÂGE DES PÈRES

de Chantal Delsol et Martin Steffens, Cerf, 2015, 272 pages, 19 €.

A vrai dire, je me suis demandé pourquoi chacun des deux auteurs n'avait pas publié son texte séparément. Car, sauf le thème commun bien sûr, ils sont totalement indépendants l'un de l'autre et abordent la question d'une façon très différente. Peut-être fallait-il une femme et un homme pour « crédibiliser » un tel essai ! Bref, tout cela pour dire que si la partie de Martin Steffens est loin d'être sans intérêt – elle est courageuse en ce qu'il n'hésite pas à défendre la figure du père, et, véritable tabou, l'autorité et la virilité –, elle nous semble toutefois d'un apport inférieur à celle, forte et originale, de Chantal Delsol, aussi est-ce à cette dernière que nous nous intéresserons ici faute de place.

Chantal Delsol fustige la domination subie par la femme au cours des âges. Le principe ontologique d'égalité des sexes, en effet, va à l'encontre des coutumes de toutes les civilisations. Seule la culture occidentale a permis d'échapper à ce destin grâce au christianisme (cf. « Il n'y a plus ni homme ni femmes... » de saint Paul) qui prône l'égalité en dignité de tous les hommes. Néanmoins, l'émancipation a été fort longue, les sociétés chrétiennes traitant les femmes en contradiction avec les fondements de leur propre culture. Si les racines de cette émancipation proviennent du christianisme, ce sont les fils de la Révolution

qui l'ont réalisée, ce qui explique qu'elle a donné lieu à des excès en sens inverse qui ont conduit à l'impasse actuelle de la théorie du genre et à une vision négative de la famille, cellule de base pourtant indispensable à toute société digne de ce nom, et lieu de formation à la liberté et à la responsabilité personnelles sans lesquelles l'État ne peut que sombrer dans l'autocratie.

Or, insiste Chantal Delsol, lutter contre les discriminations n'impose pas de supprimer les distinctions, de reconnaître les complémentarités. Les hommes ont évidemment une place à tenir dans la famille – le rôle du père est essentiel pour le bon développement des enfants, à l'adolescence particulièrement –, mais non plus en tant que chef tout-puissant imposant ses volontés, mais dans l'harmonie d'une égalité ontologique enfin vécue.

Tout cela est remarquable. Ajoutons juste un point sur lequel Chantal Delsol ne s'arrête pas : la façon dont la culture moderne asservit la femme comme objet de plaisir à travers bien sûr la pornographie, mais aussi la publicité. C'est un « bastion » auquel bien peu de féministes osent s'attaquer, car la publicité omniprésente est un levier essentiel de nos sociétés consuméristes.

C.G. ■



SUFFRIRAIT-IL D'ALLER GIFLER JEAN D'ORMESSON POUR ARRANGER UN PEU LA GUEULE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ? (SUIVI DE PNEUMA), de Romaric Sangars, Pierre-Guillaume de Roux, 2015, 114 pages, 15 €.

La pléiadesation du vieillard roucoulant d'Ormesson se serait faite sans douleur, au seul vu et su des rombières de province, si elles existent encore, applaudissant et rougissant de





bonheur comme pour un dernier bal des débutantes, si le cosaque Romaric Sangars, excellent camarade et collaborateur ponctuel de *La Nef*, n'avait dégainé son sabre courbe et entrepris l'un des actes les plus nécessaires et les moins pratiqués de l'époque, remettre les choses à leur place.

En l'occurrence, démontrer tout simplement quelle absurdité il y a à placer « *l'archange des tièdes* » dans cette longue litanie des saints de la littérature qui s'appelle la collection La Pléiade de Gallimard, jusque-là monument encore intact des lettres françaises pourtant croupissantes. Au-delà de l'exercice de style, ranimer sur un mode mi-comique la violence de la critique telle que la pratiquèrent notamment les surréalistes au début du siècle passé, lors de leurs « procès » retentissants qui, eux, ne faisaient pas dans la dentelle, appelant à raccourcir Anatole France, la plume de Sangars ne s'évertue pas seulement à déchirer le cacochyme aux yeux bleus « *descendant d'un régicide* » ni à montrer le cynisme d'un Antoine Gallimard pariant sur la rentabilité à court terme plutôt que sur ce qui dure, elle se concentre en réalité sur une réhabilitation de la littérature nationale encore vivante. Patrick Deville, Richard Millet, Pierre Michon, Pierre Jourde ou Antoine Volodine, le pamphlétaire dresse la liste charnelle des auteurs que le contemporain devrait lire et qui poursuivent, malgré le nihilisme général, le long travail des siècles français.

Jacques de Guillebon ■

MONTRE-MOI TON VISAGE, de Véronique Lévy, Cerf, 2015, 336 pages, 20 €.



« *Ce livre est une prière* », confie Véronique Lévy, petite sœur de Bernard-Henri Lévy, lors d'une interview en mars dernier. Baptisée dans la nuit de Pâques 2012, Véronique

Lévy retrace les principaux événements qui ont marqué une conversion progressive et décrit sa relation avec chaque figure emblématique de son parcours. Le lecteur s'aperçoit bien vite que ces épisodes de vie ne constituent qu'une trame légère, une excuse pour laisser la place à des dialogues entre le Christ et son âme. Ainsi, le récit est entrecoupé de psaumes, de poèmes, de passages de l'Évangile et réflexions qui s'accrochent et portent son histoire. L'auteur rend alors très bien compte de la manifestation de Dieu dans son existence, un Dieu qui ne lâche pas sa créature bien-aimée et qui lui prépare un chemin savamment pensé, pour son bonheur. Mais une telle proximité avec Dieu ne s'acquiert pas sans embûche ni obstacle et Véronique Lévy aborde remarquablement le rôle de la souffrance dans son cheminement : elle n'en fait pas l'éloge, ne s'en plaint pas, elle la dépasse surnaturellement.

Ces pages sont à l'image de son auteur, passionnées et sans médiocrité, si bien qu'elles peuvent donner l'impression d'un ton quelque peu exalté, et faire preuve de certaines longueurs. Impression, cependant, vite atténuée si l'on prend en compte la personnalité de celle qui témoigne : sa recherche d'absolu, combinée à une grande sensibilité et à un besoin d'amour immense, l'emporte dans des extrêmes, dont seuls les amoureux de Dieu sont capables. Le seul équilibre, parfois déroutant aux yeux des hommes, dont il est ici question, est celui de la vie de Dieu, en Dieu, par Dieu. Cette intimité dévoilée renvoie le lecteur à sa propre rencontre avec Jésus ; son origine, son évolution et la nature actuelle de cette relation. Points de méditation intéressants pour une relecture spirituelle de sa vie. Enfin, cet ouvrage entraîne à repenser le témoignage du chrétien : quels témoins du Christ sommes-nous et voulons-nous être ?

Laurence Geffroy ■